

Libretto

O. HENRY

CONTES
DU FAR WEST

nouvelles

Traduit de l'américain par
DANIEL BOUSSAC

Préface de
ANTOINE BLONDIN

Libretto

Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit du traducteur n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

© Éditions Phébus, Paris, 1998.

I.S.B.N. : 978-2-36914-283-6

O. Henry, de son vrai nom William Sydney Porter, est né en 1862 en Caroline du Nord. Sa passion pour la lecture ne le retiendra pas à l'école, qu'il quitte à l'âge de quinze ans pour s'exiler au Texas où il exerce, entre autres, le métier de journaliste. Ainsi intègre-t-il le *Houston Post*. Il s'y fait accuser de détournement d'argent et se voit condamné à trois ans de prison. Après son incarcération, il part s'installer à New York qui lui sera une source intarissable d'inspiration. Il y meurt en 1910 après avoir rédigé un grand nombre de nouvelles. Jean Dutourd, de l'Académie française, l'a comparé à un Maupassant du Far West.

PRÉFACE

Les hommes portaient des pantalons en forme de tuyaux de poêles ; les femmes commençaient à montrer leurs genoux, les célibataires se mariaient entre eux et donnaient naissance à une espèce nouvelle d'orphelins. Les après-guerres ne prédisposent pas à la solitude, et cependant les familles se lézardaient. Il restait, malgré tout, un joli cadeau à faire à un enfant. Il semble qu'on n'en ait pas abusé. Je me suis longtemps trouvé seul, parmi mes petits camarades ; à m'être donné pour frère cadet le rejeton turbulent d'un marchand de cochons du Texas, dont mes parents m'avaient généreusement – étourdiment peut-être – conseillé la fréquentation.

Je le rencontrai entre les pages d'un mince ouvrage tiré de la bibliothèque paternelle soi-même, dépôt d'autant plus suspect qu'il affectait l'allure des brochures classiques, où Corneille et Racine labouraient parallèlement leurs alexandrins. Les illustrations charnues de Gus Bofa dissipèrent mes premières appréhensions, le génie affectueux de O. Henry fit le reste.

La France ignorait encore cet auteur américain du début du siècle que l'irremplaçable Maurice Beerblock avait entrepris de lui révéler en 1919, à travers quelques aventures d'un personnage nommé Martin Burney, dont la plus savoureuse était précisément celle où un jeune garçon, enlevé par Martin, se révèle tellement insupportable que son ravisseur est contraint de donner de l'argent aux parents pour que ceux-ci

acceptent de le reprendre. La situation à contre-pied, incluse dans cette notion d'une rançon à rebours, contenait le piment tendre d'un film de Charlot. Il y régnait par surcroît un parfum de Far West où il s'avérait que les grandes personnes ne répugnent pas à jouer aux Peaux-Rouges pour assurer leur subsistance. L'humour qui n'effleure les enfants que pour les blesser s'ajustait cette fois aux mesures de nos culottes courtes. J'y découvris qu'on pouvait devenir adulte sans quitter la féerie. La vie s'annonçait belle.

L'âge venu, ma sympathie s'orienta davantage vers le kidnappeur piteux et ses compagnons malhabiles, peuple exquis d'escrocs au grand cœur empêtrés dans des tourments sereins. Leur planète farfelue méritait d'être explorée comme le quarante-neuvième État d'une Amérique qui n'en comptait alors que quarante-huit, mais s'apprêtait à faire l'appoint. La leçon multiple de O. Henry qui exige que les écoliers ne tiennent pas en place se prolongeait à travers le vagabondage courtois de hors-la-loi bourrés de scrupules. Elle proclamait que l'essentiel est d'être un brave bougre. Maurice Beerblock laissait pressentir une suite intitulée *L'Empaumeur magnanime ou De la difficulté de rester malhonnête*, c'était tout dire... Mais l'on n'entendit plus parler de O. Henry, sauf chez quelques cinéastes judicieux, crocheteurs de scénarios. De cet enchanteur furtif, qui m'avait un instant coloré le monde, il ne restait que cette plaquette exiguë comme une sépulture de franc-tireur, tombeau de l'écrivain inconnu. En définitive, j'appréciais que nous ne fussions pas si nombreux à le célébrer.

Revisitant aujourd'hui le livre des aventures de Martin Burney, je constate que Beerblock annonçait sur la couverture « mis en français ». Et non pas : traduit, ou adapté. Cette nuance a son poids. Elle implique le propos d'établir une connivence immédiate entre un auteur et un public, de concilier les charmes, apparemment contradictoires, du dépaysement et de la familiarité. À l'époque, les USA portaient encore

leur nom de jeune fille : l'Amérique. C'était une sorte de filleule, par les La Fayette, qui nous renvoyait de ses nouvelles sous forme d'oncles. L'Europe la courtisait comme une tête de pont. L'année 1922, nous révélant « Babbitt s'en va-t-en guerre », elle se découvrit en nous découvrant. Le panorama américain selon O. Henry commença à subir chaque jour des bouleversements qui le démodaient. C'en était fini de l'Amérique de tonton. Nous n'ignorions plus rien de ce qui se passait de l'autre côté de l'Atlantique, et qui donnait l'un de ses diapasons à l'univers. Le goût, les appétits français ne pouvaient plus se satisfaire des nostalgies d'un gaucho, des ambitions d'une midinette, des médiations d'un clochard. Il lui fallait des abattoirs, des gratte-ciel, des laboratoires ; Wall Street, Hollywood et bientôt la bombe. Alors, seulement, l'image répondait à la vocation. L'œuvre de O. Henry n'avait plus à être « mise en français » cette fois parce que nous connaissions trop l'Amérique. Elle allait tout bêtement sauter une génération, qui ne la méritait peut-être pas.

Marcel Proust, Céline, et même Jean-Paul Sartre donnent une idée assez juste de notre climat. Mais La Fontaine est aussi d'un bon secours. Un pays se définira volontiers par sa façon d'accommoder la Morale universelle, dont ses fabulistes détiennent la recette. O. Henry, c'est La Fontaine égaré dans un western ou chatouillant du pied la fourmilière new-yorkaise. Ses contes sont des fables modernes. Il en écrivit, paraît-il, des centaines, pressé par les journaux. Ceux qu'on va lire, enfin, ne constituent pas une anthologie mais reflètent les deux courants où bifurquèrent son cœur et sa curiosité. Il est difficile de parler de l'Amérique sans évoquer la civilisation, soit qu'elle en manque, soit qu'elle en ait à revendre. C'est à ce carrefour qu'il faut situer le recueil contrasté qui réunit les *Contes du Far West* et *New York Tic Tac*. Soutenue par la bouffonnerie de l'inspiration, masquée sous une fantaisie pudique, une moralité commune s'en dégage où il apparaît

que O. Henry aura passé le meilleur de sa vie à illustrer « Le Rat des villes et le Rat des champs ».

Près du joli bassin de Honfleur, une pharmacie nous rappelle qu'Alphonse Allais vécut là ses premières années. À Greensboro, en Caroline du Nord, une même officine a été baptisée « Drugstore O. Henry ». Il y a beaucoup d'autres rapprochements à faire entre ces deux écrivains élevés parmi les boccas et les sachets, ne serait-ce que leur gai cheminement vers une mort attendue à travers des détresses surmontées, le refuge qu'ils trouvèrent dans l'humour, plus mécanique chez Allais, plus tendre chez O. Henry. On sent que le premier aimerait détraquer le monde, le second rêve de le réparer.

Il faut lire les auteurs au présent. Le monde de O. Henry n'est pas celui des boulevards toujours recommencés. C'est un bloc où les institutions, les grandes lois internes, les rites l'emportent sur les individus. On peut l'observer, l'éprouver. La fantaisie de O. Henry ne laissera jamais d'être réaliste. Elle est exemplaire en ce qu'elle ne transforme que ce qu'elle connaît.

Le Far West, ses rumeurs, ses légendes imprègnent la pharmacie de l'oncle Clark à Greensboro, où O. Henry, de son vrai nom William Sydney Porter, a été recueilli dès l'enfance. Né dans cette même ville en 1862, il a trois ans quand sa mère meurt d'une phtisie. Son père, médecin sans cas, hanté par des recherches délirantes sur le mouvement perpétuel, est incapable de s'occuper de lui. Une tante Lina lui fait suivre des études précaires qui débouchent rapidement sur cette étrange boutique où l'on sert indifféremment de l'ipéca ou du whisky dans le verre public. Il s'y sent « comme un crapaud dans une bûche », mais l'écho des exploits de Sam Bass, le plus célèbre des coureurs de prairies, anime les veillées. Et ce n'est pas d'un mauvais œil, sinon d'un bon pied, qu'il se voit contraint de s'exiler dans un ranch du Texas pour raison de santé. Il a dix-neuf ans, veille sur la famille de son hôte,

couche à la belle étoile et découvre cette vie à la fois rêveuse et stagnante, aventureuse et casanière, qu'il affectionne. Le Texas, qui touche au Mexique par le sud, et par le nord à l'Oklahoma où l'on trouve des Indiens, est une plaque tournante où pullulent les cow-boys, les voleurs de troupeaux, les chercheurs d'or incurables et les chômeurs par vocation. C'est un Texas d'avant le pétrole et de derrière les magots, où chacun est plus ou moins le pionnier de soi-même. D'anciens éleveurs, boucanés par les campements, s'y révèlent d'étonnants magistrats, les banques sont gérées par des majors de la guerre de 1861 en rupture de colts. William Porter, lui, devient l'ami de tout le monde et, par sympathie pour cette société organisée selon un code qui lui est propre, se révèle écrivain. Il la décrira dans ses *Contes du Far West* et en dégagera les lignes de force qui tiennent à une formidable santé physique et morale.

Ces gens parlent un drôle de jargon à base de métaphores tirées de la mythologie, du jeu de cartes ou du maniement du lasso. «Au Texas, la conversation est rarement continue; l'on peut intercaler un mille, un repas et un assassinat entre deux discours sans pour cela nuire à la thèse.» On croirait entendre Jacques Perret. Comme chez celui-ci, les thèmes permanents de la liberté respirent l'amitié et les grands chemins; les personnages sont portés par des passions simples, comme celle du tabac et de la confiance facile. Ils ne sont jamais ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants. Au pire, ce sont moins des mauvais garçons que des mauvais sujets, avec ce que cela implique de mitigé. Dans la nouvelle intitulée «La Réforme de Calliope», une brute sanguinaire blesse le shérif sur le quai d'une gare à l'instant où sa propre mère descend du train. Pour ménager la pauvre femme, l'énergumène arrache l'insigne de sa victime et intervertit les rôles. Le shérif souscrira à la supercherie dans l'espoir de l'amender, et la maman passera un séjour ravissant.

Avec cette tendresse fruste, qu'on retrouve dans « L'Arbre de Noël du père prodigue » ou dans « Le Piano fantôme », l'autre sentiment dominant est la solidarité. Elle ne s'exerce jamais mieux que lorsque la grande ville délègue ses vautours pour tenter de substituer l'appareil administratif de l'État américain à la règle du jeu. On mesure alors de quel côté penche l'honneur. Le sens de la fidélité l'emporte. On voit les directeurs de ces National City Banks fraîchement créées repartir sur le sentier de la guerre pour sauver un copain au nom du souvenir.

Ces banques pittoresques ont joué un grand rôle, quasi obsessionnel, dans l'œuvre de O. Henry. Voici pourquoi. Après avoir été employé du cadastre à Austin et s'être marié à la hussarde avec la plus jolie fille du pays, on le retrouve, en 1891, comptable à la First National City Bank locale. Il a eu un fils mort-né, puis une frêle Margaret, qui vit peut-être encore. L'existence serait acceptable si un maudit inspecteur venu du Nord ne découvrait un trou de mille dollars dans la comptabilité. Malgré le désordre traditionnel et la bonne franquette qui étaient de mise dans ce genre d'établissements, il en fut tenu pour responsable. Inculpé en 1896, il prit le large en direction du Nicaragua pour n'en revenir qu'à la mort de sa femme, en 1898, et s'entendre condamner à cinq ans de prison.

Son séjour à Columbus, dans l'Ohio, ne semble pas avoir été trop pénible. Employé, comme il se doit, à l'économat, il avait le loisir de flâner en ville. Mais il tirait son vrai profit de ses compagnons de cellule, savourant le récit de leurs aventures, s'initiant aux malices géniales de leurs escroqueries. Libéré au bout de trois ans, il s'établit à Pittsburgh dans une chambre d'hôtel minable et se mit à écrire pour des journaux de New York. Son bagage d'histoires s'était renouvelé, il avait fait choix d'un pseudonyme. C'est O. Henry que la revue *Amslee* convia à venir s'installer à New York aux appointements de deux cents dollars par mois.

On s'est interrogé sur l'origine de ce pseudonyme. On peut y voir une réminiscence du chimiste français Ossian Henry, auteur d'une pharmacie évoquée dans le *United States Dispensary* qu'il lisait jadis au drugstore ; ou bien un clin d'œil à l'un de ses gardiens de prison nommé Orrin Henry. Les deux peut-être : il marque de toute façon la charnière d'une vie et d'une œuvre.

O. Henry n'avait probablement pas lu Jean-Jacques Rousseau mais il est évident qu'il est persuadé, avec celui-ci, que l'homme naît bon et qu'il le resterait s'il se contentait de gambader à quatre pattes à travers la nature. Les pattes, chez O. Henry, sont empruntées au cheval. L'homme qui franchit le seuil de la ville est un être désarçonné. Il offrira une proie burlesque aux corruptions de la civilisation.

New York Tic Tac n'est pas précisément l'œuvre d'un auteur optimiste. On y perçoit les battements de cœur d'un Américain pas tranquille. Avant 1914, les « champions du monde », selon Paul Morand, sont encore sur la ligne de départ. Ils s'interrogent sur la trajectoire qu'ils vont donner à leur course. Un peuple se sent sur la sellette : il n'est pas définitivement qualifié au regard de l'histoire. Les certitudes impériales qui sont devenues les siennes sont à l'état d'ébauches anxieuses. On peut lire, dans sa correspondance, ces propos de O. Henry : « Nous sommes tous un peu obligés d'être des prévaricateurs, des menteurs et des hypocrites, non pas seulement de temps en temps, mais tous les jours de notre vie. Si nous faisons autrement, la machine sociale tomberait en morceaux au bout d'une journée. Il est nécessaire que nous agissions ainsi à l'égard de l'autre, comme il est nécessaire que nous portions des vêtements. Nous faisons pour le mieux... La fantaisie est à peu près la seule occasion qui nous soit donnée de dire la vérité. » Cet Américain possède une âme.

New York ne se dresse pas comme un coffre-fort triomphant, c'est un labyrinthe de briques rouges, c'est-à-dire

noires. Les aventures y cherchent amèrement un dénouement qui aurait les couleurs de Noël. Mais la douceur n'est que dans le regard du narrateur. Nous sommes loin de la Prairie, de son bonheur bourru. Les puissantes héritières aux silhouettes d'amazones sont réduites aux dimensions des demoiselles de magasins ; les shérifs débonnaires se sont transformés en policemen abrupts ; les trimardeurs joyeux et bronzés sont devenus des clochards, hâves et dépenaillés sur les bancs des parcs. D'une race d'éleveurs, le « bacille de la société » a fait une race de bétail.

La solitude peuplée est le mal paradoxal dont souffre ce troupeau. « C'est dur d'être seul à New York », dit un personnage. C'est un premier malentendu, car ces individus, qui se croient perdus et s'abandonnent à la mélancolie de sympathies interrompues, se frôlent sans se voir. Le second tient dans la comédie que se jouent les personnages. Le théâtre de O. Henry est plein de calicots qui se font passer pour des princes, d'infantes qui se travestissent en trottins. Le mari-vaudage peut être cruel. Il entretient l'illusionnisme dans un univers où les pistes sont désormais brouillées. Lors même qu'ils ont réussi à se rapprocher, les êtres se retranchent par le mensonge. Le malentendu atteint alors l'absurdité. « Les Cadeaux inutiles » (in *New York Tic Tac*) met en scène un couple démuné à la veille des fêtes : pour offrir une chaîne de montre à son mari, la jeune épouse vend sa chevelure à un fabricant de perruques dans le même temps que le jeune époux vend sa montre pour acheter un peigne d'écaille à sa femme. Cela grince.

Il va de soi que les automatismes gouvernent ces existences à la dérive. Une ancienne caissière de restaurant, adoptée par des millionnaires, ratera un superbe mariage pour avoir machinalement présenté l'addition à son soupirant, à l'issue du dîner de fiançailles. Il n'est pas rare non plus de voir un homme d'affaires, ému par une bouffée de printemps, deman-

PRÉFACE

der en mariage sa secrétaire, en oubliant tout simplement qu'ils ont convolé la veille.

Dans le Far West, imprégné par le sentiment d'autrefois, ce qui arrive découle de ce qui précède. La frénésie et le surmenage des citadins ne vont pas sans un besoin éperdu et touchant de se donner des traditions, de convertir des habitudes en institutions. À ce prix seulement, ils se sentiront eux aussi spécifiquement américains. «Le Jour d'action de grâces et les Deux Gentlemen» (in *New York Tic Tac*) est un très beau conte héroïque où les USA se fondent sous nos yeux.

O. Henry vécut huit ans à New York. Il s'y remaria en 1907 avec Sarah Coleman, une amie d'enfance. La gloire et la fortune lui vinrent en travaillant et en buvant. Il n'en mourut pas moins à l'hôpital en 1910. Sa littérature, dilapidée dans le journalisme, ne semblait pas devoir lui survivre. Non que l'hygiène américaine ne pût s'accommoder d'un écrivain somme toute un peu maudit, mais parce qu'il la dénonçait. Elle est aujourd'hui assez forte, ou indifférente, pour s'enorgueillir, à l'occasion, de cet enfant turbulent, tendre et lucide.

ANTOINE BLONDIN

LES AMIS DE SAN ROSARIO

Le train de l'Est, qui arrive à San Rosario à 8 h 20 du matin, venait d'entrer en gare.

Un homme, portant sous le bras une épaisse serviette en cuir noir, descendit du train, sortit de la gare et s'engagea d'un pas vif dans la rue principale de la ville. Les autres voyageurs qui étaient descendus comme lui à San Rosario s'étaient dirigés nonchalamment vers le buffet de la gare et le Silver Dollar Saloon, ou bien s'étaient attardés à bavarder avec des flâneurs qui se trouvaient à la sortie de la gare.

L'homme à la sacoche marchait d'une allure rapide et décidée. Il était de petite taille mais solidement bâti, avec des cheveux très blonds et très courts, un visage glabre et déterminé, et des lorgnons cerclés d'or qui donnaient à ses yeux un air agressif. Il était correctement vêtu d'un complet manifestement fabriqué dans l'Est. Son attitude dénotait, sinon une réelle autorité, du moins une force contenue, tranquille mais consciente.

Après avoir parcouru une distance de trois blocs, il parvint au centre du quartier des affaires de la ville. Là, une seconde rue importante traversait la voie principale en un carrefour qui constituait le cœur de la vie et du commerce de San Rosario. À l'un des angles de la place se trouvait le bureau de poste ; à un autre, le magasin de vêtements de Rubensky. Les deux autres coins opposés étaient occupés par les deux

banques de la ville, la First National et la Stockmen's National. Le nouveau venu pénétra dans la First National Bank de San Rosario et se dirigea sans ralentir sa vive allure vers le guichet du caissier. La banque ouvrait à neuf heures et les employés étaient déjà assemblés, chaque membre préparant ses dossiers pour le travail de la journée. Le caissier était en train d'examiner le courrier, lorsqu'il remarqua l'étranger qui se tenait devant son guichet.

– La banque n'ouvre qu'à neuf heures, fit-il brièvement mais sans acrimonie – car il était habitué à faire chaque jour cette déclaration machinale aux clients matinaux de la banque.

– Je sais, répondit l'étranger d'un ton froid et cassant. Voulez-vous examiner ma carte ?

Le caissier prit le petit carton immaculé que l'autre lui tendait à travers les barreaux et lut :

J. F. C. NETTLEWICK
Inspecteur des Banques Nationales

– Oh!... Euh!... Je vous en prie, monsieur... euh... Nettleswick! Voulez-vous entrer?... Votre première visite... Savais pas qui vous étiez... Bien entendu... Je vous en prie! Tenez, par ici!

L'inspecteur pénétra rapidement dans l'enceinte sacrée de la banque, où il fut présenté avec emphase à chacun des employés par Mr. Edlinger, le caissier, un homme d'âge moyen, d'esprit délibéré, discret et méthodique.

– Je... je m'attendais plutôt à voir arriver Mr. Sam Turner un de ces jours, dit Mr. Edlinger. C'est Sam Turner qui nous inspecte depuis environ quatre ans. J'espère néanmoins que vous trouverez que tout est en règle chez nous, bien que les affaires soient assez réduites. Pas trop d'argent à disposition, mais cependant nous sommes capables de tenir le coup, monsieur... euh, oui, monsieur!

– Le contrôleur général, répondit l’inspecteur de sa voix officielle et décidée, nous a ordonné, à Turner et à moi, d’échanger nos secteurs. Mr. Turner s’occupe maintenant de mon ancien district dans l’Illinois du Sud et dans l’Indiana. Si vous le permettez, je vais commencer par la caisse.

Perry Dorsey, le comptable, était déjà en train de disposer sa caisse sur le comptoir pour le contrôle de l’inspecteur. Il savait qu’elle était juste au centime près et qu’il n’avait rien à craindre, mais malgré tout il se sentait nerveux et un peu oppressé – comme d’ailleurs tout le monde dans la banque. Il y avait quelque chose de si glacial et pénétrant, de si impersonnel et officiel dans cet inspecteur, que sa seule présence paraissait une accusation. Il avait l’air d’un homme à qui il était impossible de commettre une erreur – ou de ne pas la découvrir.

Mr. Nettlewick commença par les espèces et, d’un geste presque aussi rapide que celui d’un jongleur, se mit à les compter par paquets. Puis il approcha de sa main le mouilleur et se mit à vérifier le compte des billets. Ses doigts blancs et minces semblaient voler comme ceux d’un virtuose sur les touches d’un piano. Il posa le sac d’or sur le comptoir d’un geste brusque, et bientôt les pièces se mirent à glisser à toute vitesse sur la tablette de marbre avec un cliquetis argentin tandis qu’il les faisait voltiger avec le bout de ses doigts agiles. L’atmosphère sembla se peupler de petites coupures et de monnaie lorsqu’il attaqua la petite caisse. Il compta les pièces jusqu’au dernier *cent*. Puis il fit apporter la balance et pesa chaque sac d’argent qui se trouvait dans la chambre forte. Ensuite, il interrogea Dorsey sur chacun des articles du livre de caisse, les chèques, les frais d’agios et autres écritures du jour précédent – toujours avec une courtoisie imperturbable et pourtant avec quelque chose de si mystérieusement important dans ses manières glaciales que le comptable en fut bientôt réduit à bégayer en rougissant comme un écolier.

Ce nouvel inspecteur était tellement différent de Sam Turner ! Quand celui-ci arrivait à la banque, il entra en poussant une joviale exclamation, offrait des cigares, et racontait les dernières histoires qu'il avait entendues dans ses tournées. Il avait l'habitude de saluer Dorsey par ces mots : « Hello ! Perry ! pas encore fichu le camp avec la caisse, hein ? » Et la manière dont Turner comptait la caisse était aussi tellement différente ! Il tripotait les paquets de billets d'un air négligent, puis il se rendait dans la chambre forte, donnait deux ou trois coups de pied dans les sacs d'argent – et l'opération était terminée. La petite caisse, les coupures, la monnaie ? Pas de ça pour Sam Turner ! « Je ne me nourris pas de millet, disait-il quand on les apportait devant lui. Je ne suis pas dans le rayon de l'agriculture. » Mais aussi, c'est que Turner était un homme du Texas, un vieil ami du président de la banque, et il avait connu Dorsey alors que celui-ci n'était encore qu'un enfant.

Tandis que l'inspecteur était en train de vérifier la caisse, le major Thomas B. Kingman (que tout le monde en ville appelait le major Tom), président de la First National, descendit de voiture devant la porte latérale de la banque et pénétra dans le bâtiment. En passant il aperçut l'inspecteur occupé à compter l'argent et, sans s'arrêter, entra dans le petit bureau qui lui était réservé et qu'il appelait son « corral à poneys », où il se mit à examiner son courrier.

Quelques instants plus tôt, il s'était produit un petit incident qui avait échappé au regard perçant de l'inspecteur. Au moment où celui-ci avait commencé son travail au comptoir du caissier, Mr. Edlinger avait adressé un clin d'œil significatif à Roy Wilson, le jeune garçon de courses de la banque, en hochant légèrement la tête dans la direction de la porte d'entrée. Roy comprit, prit son chapeau et sortit d'un air nonchalant avec son livre de recettes sous le bras. Une fois dehors, il se dirigea tout droit vers la Stockmen's National

Bank. Cet établissement se préparait, lui aussi, à faire son ouverture. Aucun client ne s'était encore présenté.

– Eh! dites, vous autres! s'écria Roy avec la familiarité d'un saute-ruisseau s'adressant à de vieilles connaissances. Tâchez de vous grouiller un peu! Il y a un nouvel inspecteur des banques, qui vient d'arriver chez nous – c'est un vrai trieur mécanique! Il est en train de tamiser la caisse de Perry et il a mis toute l'équipe sur le gril. Mr. Edlinger m'a fait signe de venir vous prévenir.

Mr. Buckley, président de la Stockmen's National, un homme âgé et corpulent qui avait l'air d'un fermier endimanché, entendit Roy par la porte ouverte de son bureau et l'appela.

– Est-ce que le major Kingman est arrivé à la banque? demanda-t-il au jeune homme.

– Oui, monsieur, je l'ai vu descendre de voiture au moment où je sortais, répondit Roy.

– Vous allez lui porter une note de ma part. Et remettez-la-lui en main propre aussitôt que vous serez de retour dans votre banque.

Mr. Buckley s'assit et se mit à écrire.

Roy s'en retourna et tendit au major Kingman l'enveloppe contenant la note. Le major lut cette dernière, la plia et la glissa dans la poche de son gilet. Puis il s'appuya au dossier de sa chaise en ayant l'air de méditer profondément. Quelques instants plus tard, il se leva et pénétra dans la chambre forte. Il en ressortit bientôt avec une vieille serviette en cuir volumineuse sur laquelle on lisait en lettres d'or: *Notes d'escompte*, et qui contenait les fiches des débiteurs de la banque avec les valeurs déposées en garantie. Le major posa le paquet lourdement sur son bureau et se mit à trier les notes.

À ce moment, Nettlewick venait de terminer la vérification de la caisse. Son crayon voltigeait comme une hirondelle au-dessus de la feuille de papier sur laquelle il avait inscrit

ses chiffres. Il ouvrit son carnet noir, qui paraissait servir également de mémorandum secret, y inscrivit rapidement quelques chiffres, se retourna et transperça Dorsey de son regard aigu à travers ses lunettes. Ce regard semblait dire : « Vous vous en tirez cette fois, mais... »

– La caisse est juste, fit l'inspecteur d'un ton bref.

Il se précipita alors sur l'employé des comptes courants, et pendant quelques minutes on entendit voltiger les feuilles du registre dans l'atmosphère silencieuse.

– Combien de fois par mois balancez-vous vos livres de caisse ? demanda-t-il soudainement.

– Euh !... une fois par mois, murmura le comptable, se demandant en même temps à combien d'années de prison il allait être condamné.

– Bon, dit l'inspecteur.

Et il se rua sur le chef comptable qui avait préparé à son intention les comptes des banques extérieures et les mémorandums de virements. Là aussi, tout se trouvait correct.

Maintenant, le livre des certificats de dépôts. Zip ! zip ! les feuilles se mirent à voltiger de nouveau à toute vitesse. Parfait ! Et maintenant, la liste des excédents de crédits, s'il vous plaît. Merci. Hum... Et les traites non acceptées. Merci. Parfait !

Alors arriva le tour du brave Edlinger. Il se frottait le nez et polissait nerveusement ses lunettes sous le feu roulant de questions que l'inspecteur lui adressait concernant la circulation, les bénéfiques, les propriétés foncières de la banque, et les noms des actionnaires.

Tout à coup, Nettlewick se rendit compte qu'un homme de haute taille était venu se placer à côté et pour ainsi dire au-dessus de lui – un homme d'une soixantaine d'années, à l'aspect robuste et rugueux, portant une barbe grise assez embroussaillée, une masse de cheveux gris, et dont les yeux bleus pénétrants affrontèrent les formidables lunettes de l'inspecteur avec une imperturbable fermeté.

– Euh... monsieur Nettlewick... fit Edlinger, notre président... le major Kingman.

Les deux hommes se serrèrent la main. Ils étaient aussi différents que possible l'un de l'autre. L'un était un produit accompli du monde des manières rigides, des méthodes conventionnelles et du formalisme. L'autre était quelque chose de plus libre, de plus large et de plus près de la nature. Tom Kingman n'était façonné sur aucun modèle défini. Il avait été successivement muletier, cow-boy, milicien, soldat, shérif, prospecteur et éleveur de bétail. Maintenant qu'il était président d'une banque, ses vieux camarades de la prairie, qui avaient avec lui chevauché sur les pistes et couché sous la tente, ne trouvaient en lui aucun changement. Il avait acquis sa fortune au moment où l'élevage du bétail dans le Texas était en pleine prospérité et avait alors organisé la First National Bank de San Rosario. Malgré son inépuisable cordialité et la générosité parfois un peu hasardeuse qu'il avait montrée envers ses vieux amis, la banque avait prospéré, car le major Tom Kingman connaissait les hommes aussi bien que le bétail. Durant les dernières années, le marché du bétail avait subi une certaine dépression et la banque du major était l'une des rares dont les pertes eussent été légères.

– Et maintenant, fit l'inspecteur vivement en tirant sa montre, il ne reste plus que la question des emprunts. Si vous le voulez bien, nous allons nous y mettre.

Il avait accompli l'inspection de la First National à une vitesse qui battait presque tous les records mais sans rien laisser passer toutefois, selon son habitude. Le roulement commercial de la banque était clair et net, et cela avait facilité son travail. Il n'y avait plus qu'une autre banque à examiner dans la ville. Il recevait du gouvernement un salaire de vingt-cinq dollars par banque examinée. Il devait pouvoir en terminer avec ses emprunts et ses escomptes en une demi-heure. S'il en était ainsi, il pouvait inspecter l'autre banque

immédiatement après et attraper l'express de 11 h 45, le seul train de la journée qui partît dans la direction où il devait se rendre pour continuer sa tournée. Dans le cas contraire, il lui faudrait passer la nuit et le dimanche dans cette petite ville de l'Ouest si peu intéressante. Telles étaient les raisons pour lesquelles Mr. Nettleswick précipitait un peu les opérations.

— Venez avec moi, monsieur, dit le major Kingman de sa voix profonde où l'accent traînant du Sud se mêlait au nasillement rythmé de l'Ouest. Nous allons parcourir ces documents ensemble. Personne dans la banque ne les connaît aussi bien que moi. Il y en a quelques-uns qui ne sont pas très solides sur leurs jambes et il y en a d'autres qui sont encore un peu jeunes, comme des poulains qui n'ont pas été dressés, mais en fin de compte ils feront tous honneur à leur signature.

Ils s'étaient assis tous les deux dans le bureau du président. Tout d'abord, l'inspecteur parcourut les notes à toute vitesse et additionna leur total qu'il trouva conforme au montant des emprunts inscrits dans les livres des balances journalières. Ensuite, il attaqua les emprunts plus importants, examinant scrupuleusement la situation de leurs bénéficiaires et les garanties. L'esprit de ce nouvel inspecteur paraissait galoper, tourner et bondir çà et là, au hasard, comme un chien policier qui cherche une piste. Finalement il repoussa toutes les notes, excepté quelques-unes dont il fit une pile bien alignée devant lui avant de commencer un petit discours sec et officiel.

— Monsieur, dit-il, je trouve votre banque en bonne situation, étant donné la pauvreté des récoltes et la dépression qui existe sur le marché du bétail dans votre État. Les écritures paraissent être tenues avec soin et ponctualité. Les paiements en retard sont peu importants, et la perte qui peut en résulter ne sera sans doute pas grande. Je voudrais vous recommander de faire rentrer vos prêts les plus importants et de ne plus en accorder d'autres au-delà de soixante ou quatre-vingt-dix jours jusqu'à ce que les affaires reprennent. Et maintenant il

ne reste plus qu'une chose avant que j'en aie fini avec votre banque. Je vois là six notes se montant ensemble à environ 40 000 dollars. Elles sont garanties, d'après leurs écritures, par différentes actions ou obligations pour une valeur totale de 70 000 dollars. Ces garanties devraient être attachées aux fiches de débit : or, elles ne le sont pas. Je suppose qu'elles doivent se trouver dans le coffre ou dans la chambre forte. Voudriez-vous me permettre de les examiner ?

Sans sourciller, le major Tom dévisagea l'inspecteur de ses yeux bleus et candides.

– Non, monsieur, dit-il d'une voix basse, mais ferme. Ces garanties ne sont ni dans le coffre, ni dans la chambre forte. Je les ai prises. Vous pouvez me considérer comme responsable de leur absence.

Nettlewick ressentit un frisson de plaisir. Il ne s'était pas attendu à cela. Juste au moment où les choses allaient se terminer, il venait de découvrir une piste monumentale !

– Ah ! ah ! fit-il – il attendit un moment, puis continua : Puis-je vous demander quelques explications complémentaires ?

– C'est moi qui ai pris ces garanties, répéta le major. Ce n'était d'ailleurs pas pour mon usage personnel, mais pour sauver un vieil ami qui était en difficulté. Venez par ici, monsieur, et je vais vous raconter cela.

Il emmena l'inspecteur dans le bureau privé de la direction, au fond du bâtiment, et ferma la porte. Il y avait là un bureau, une table et une demi-douzaine de chaises recouvertes de cuir. L'on voyait, accrochée au mur, la tête d'un taureau du Texas dont les cornes avaient environ cinq pieds de long. Sur le mur opposé pendait le vieux sabre de cavalerie du major, celui dont il s'était servi à Shiloh et à Fort Pillow.

Le major avança une chaise pour Nettlewick et s'assit lui-même près de la fenêtre, par laquelle il pouvait apercevoir le bureau de poste et la façade en pierre de taille de

la Stockmen's National Bank. Comme il gardait le silence, Nettlewick sentit que peut-être il devait rompre la glace en émettant un avertissement officiel, dont la température ne dépassait pas beaucoup celle de l'eau solidifiée.

– Votre déclaration, dit-il – et je ne vois pas jusqu'à maintenant que vous ayez rien fait pour la contredire –, représente, ainsi que vous devez le savoir, quelque chose de très grave. Vous savez aussi sans doute ce que, dans un tel cas, mon devoir me force à faire. Je dois me rendre chez le contrôleur général des États-Unis et...

– Je sais, je sais! fit le major Tom, l'interrompant d'un geste de la main. Vous ne supposez pas que je puisse gérer une banque sans connaître les règlements des banques nationales, les nouveaux statuts et les lois? Faites votre devoir. Je ne vous demande aucune faveur, mais je vous ai parlé de mon ami. Je voulais vous raconter l'histoire de Bob.

Nettlewick s'appuya au dossier de sa chaise. Non, il ne lui serait pas possible de quitter San Rosario aujourd'hui. Il lui faudrait télégraphier au directeur du mouvement des fonds, il lui faudrait aussi demander au contrôleur général des États-Unis un mandat d'arrêt contre le major Kingman; peut-être aussi recevrait-il l'ordre de fermer la banque par suite de la disparition de ces garanties. Ce n'était pas le premier délit de ce genre que l'inspecteur avait découvert. Deux ou trois fois, la terrible vague d'émotion humaine déchaînée par ses investigations avait réussi à perturber légèrement son impassibilité officielle. Il avait vu des banquiers s'agenouiller, supplier et pleurer comme des femmes pour qu'il leur accordât une dernière chance, ne fût-ce que pendant une heure, ou qu'il négligeât de signaler une erreur unique et momentanée. Un caissier s'était suicidé une fois à son bureau, devant lui. Mais il n'avait encore jamais vu personne qui, en de telles circonstances, se conduisît avec la froideur et la dignité de cet austère vieux banquier du Texas. Nettle-

wick sentit qu'il lui devait tout au moins d'écouter ce qu'il avait à lui dire. Appuyant son menton sur les doigts de sa main droite, l'inspecteur des banques nationales se prépara à écouter la confession du président de la First National Bank de San Rosario.

– Quand un homme, commença le major Tom d'un ton un peu didactique, a été votre ami pendant quarante ans et qu'il a subi avec vous l'épreuve de l'eau, du feu, de la terre et des cyclones, on se sent peu disposé à lui refuser une petite faveur.

(« Comme, par exemple, pensa l'inspecteur, de dérober à son intention 70 000 dollars de garantie! »)

– Bob et moi, continua le major lentement, délibérément et un peu rêveusement, comme si ses pensées voguaient dans le passé plutôt que dans les heures critiques du présent, avons été cow-boys ensemble et ensemble nous avons prospecté l'Arizona, le Nouveau-Mexique et une bonne partie de la Californie à la recherche de l'or et de l'argent. Tous les deux nous avons fait la guerre de 61, mais dans des formations différentes. Côte à côte, nous avons combattu les Indiens et les voleurs de chevaux : pendant des semaines nous avons souffert de la famine dans une cabane des montagnes de l'Arizona, ensevelis sous vingt pieds de neige ; nous avons gardé les troupeaux ensemble, lorsque le vent soufflait si fort qu'il empêchait la foudre de tomber. Bref, Bob et moi en avons vu de dures depuis le premier jour où nous nous sommes rencontrés, dans le campement où l'on marquait les bestiaux du vieux ranch d'Anchor-Bar. Et pendant tout ce temps-là, nous avons eu plus d'une fois l'occasion de nous sortir mutuellement, l'un ou l'autre, du pétrin. À cette époque-là, les hommes avaient l'habitude de ne pas lâcher leurs amis, et ils n'en tiraient aucune gloire. Peut-être le lendemain auraient-ils besoin d'eux pour les aider à repousser une bande d'Apaches, ou serrer une sangle autour de leur jambe au-dessus d'une morsure de serpent à sonnettes et aller chercher du whisky au

galop. Ainsi, après tout, c'était toujours à charge de revanche et, si vous n'agissiez pas loyalement avec votre partenaire, vous risquiez de rester seul le jour où vous auriez besoin de lui. Mais Bob était un homme qui allait même plus loin que ça. Il n'y avait pas de limites à son dévouement.

« Il y a vingt ans, j'avais été nommé shérif de cette région et j'avais pris Bob comme premier adjoint. Cela se passait avant le boom du bétail qui nous permit plus tard de faire fortune tous les deux. J'étais à la fois shérif et percepteur, et pour moi c'était alors une situation importante. J'étais marié et nous avions un garçon et une fille, âgés respectivement de six et quatre ans. Nous logions dans une confortable maison près du tribunal, que le département avait mise toute meublée à notre disposition, et je parvenais à faire des économies. C'est Bob qui faisait presque tout le travail de bureau. Nous avions connu tous les deux des jours rudes, mouvementés et même dangereux, et je vous prie de croire que c'était une grande joie pour nous d'entendre la pluie et la grêle battre les volets pendant la nuit tandis que nous étions paisiblement au chaud, à l'intérieur d'une pièce confortable, heureux de savoir qu'après une bonne nuit on pourrait se raser tranquillement le lendemain matin et s'entendre appeler "monsieur" par un tas de gens. Et en outre, je possédais la meilleure femme et les meilleurs gosses qu'on eût jamais vus dans la région, et j'avais auprès de moi mon vieil ami qui jouissait pour la première fois des fruits de la prospérité et de la volupté de porter des chemises blanches. Et je me sentais heureux. Oui, j'étais heureux à cette époque-là !

Le major poussa un soupir et, négligemment, jeta un coup d'œil par la fenêtre. L'inspecteur des banques changea de position et appuya son menton sur son autre main.

– Un hiver, continua le major, l'argent de l'impôt rappliqua si rapidement que pendant plus d'une semaine je n'eus pas le temps de porter les espèces à la banque. Je fourrai les

chèques dans une boîte à cigares et l'argent dans un sac, et je les enfermai dans un grand coffre qui se trouvait dans le bureau du shérif.

« J'avais été surmené cette semaine-là et, en outre, je me sentais un peu mal fichu. Mes nerfs étaient détraqués, mon sommeil difficile et je me sentais fatigué le matin. Le docteur avait trouvé un nom scientifique pour tout ça et me faisait prendre des médicaments. Ajoutez à cela que tous les soirs, en me mettant au lit, je pensais à ce tas d'argent. Ce n'était pas qu'il y eût là de quoi se tracasser beaucoup, car le coffre-fort était solide et seuls Bob et moi connaissions la combinaison. Le vendredi soir, il y avait environ six mille cinq cents dollars dans le sac. Le samedi matin, je descendis au bureau comme d'habitude. Le coffre était fermé et Bob écrivait à son bureau. J'ouvris le coffre et... l'argent avait disparu. J'appelle Bob et je rassemble tout le monde pour leur annoncer le vol. Je suis frappé de voir que Bob paraît prendre l'affaire très tranquillement, bien que sa responsabilité y soit engagée tout autant que la mienne.

« Deux jours se passèrent sans que nous pûmes découvrir aucune piste. Il était impossible que la chose eût été commise par des bandits, car le coffre-fort avait été ouvert normalement au moyen de la combinaison. Les gens devaient avoir commencé à bavarder, car voilà qu'un après-midi entre Alice (c'est ma femme) avec la fille et le garçon ; elle se met à trépigner avec des yeux flamboyants en s'écriant : "Oh ! Tom, Tom ! les sales menteurs !" Sur ce, elle tombe en syncope dans mes bras. Petit à petit je finis par la faire revenir à elle ; elle appuie sa tête sur mon épaule et se met à pleurer comme une fontaine. C'est bien la première fois que je la vois pleurer depuis qu'elle a confié sa personne et son sort à Tom Kingman. Et Jack et Zilla, les deux gosses qui, d'habitude, jouaient avec Bob comme des petits lionceaux sauvages et qui lui grimpaient sur le dos toutes les

fois qu'on leur permettait d'entrer dans le bureau, ils étaient là, immobiles, se frottant les jambes avec leurs petits souliers et se serrant l'un contre l'autre comme des perdrix effarouchées. Ils faisaient connaissance avec les ombres de la vie. Bob, qui travaillait à son bureau, se leva et sortit sans dire un mot. Le grand jury était alors en session, et le lendemain matin Bob comparut devant lui et avoua qu'il avait volé l'argent. Il dit qu'il l'avait perdu au poker. Un quart d'heure plus tard, je reçus l'ordre d'arrêter l'homme qui pendant de nombreuses années avait été pour moi plus qu'un millier de frères.

«J'arrêtais donc Bob.

«— Voici ma maison et voici mon bureau et là-bas, lui dis-je en allongeant le bras, il y a le Maine et là-bas la Californie et, de l'autre côté, la Floride, et tu peux te promener dans tout ce rayon-là jusqu'au jour du jugement. Tu es sous ma garde et j'en prends la responsabilité. Je sais que tu seras ici le jour où l'on aura besoin de toi.

«— Merci Tom, répondit Bob d'un ton indifférent, je pensais bien que tu ne me garderais pas enfermé. La cour se réunit lundi prochain; aussi, si ça ne te fait rien, je flânerai dans les bureaux jusque-là. J'ai une faveur à te demander si ce n'est pas trop. Ça me ferait plaisir si tu laissais les gosses venir dans la cour de temps en temps pour jouer avec moi.

«— Pourquoi pas? répondis-je, ça leur fera plaisir, et à moi aussi. Et bien entendu, tu continues à venir à la maison comme d'habitude.

«Voyez-vous, monsieur Nettleswick, vous ne pouvez pas faire d'un voleur votre ami, mais vous ne pouvez pas non plus faire de votre ami un voleur d'un seul coup.

L'inspecteur ne répondit pas. À ce moment-là, on entendit le sifflet strident d'une locomotive qui entrait en gare. C'était le train de la petite ligne à voie étroite qui, venant du sud, arrivait à San Rosario. Le major dressa l'oreille, écouta

pendant un instant et regarda sa montre : 10 h 35 – le petit train était à l’heure. Le major poursuivit :

– Donc Bob flânait dans le bureau, lisant les journaux et fumant. Je désignai un autre adjoint pour le remplacer et, au bout de quelque temps, l’émotion soulevée par cette affaire commença à se calmer.

« Un jour que nous étions seuls dans le bureau, Bob se leva et s’approcha de moi. Il avait le visage un peu farouche, les traits tirés comme au temps où il avait passé toute la nuit à surveiller les Indiens ou à galoper derrière les troupeaux.

« – Tom, dit-il, c’est plus dur que de repousser les Peaux-Rouges, c’est plus dur que de rester dans le désert salé à plus de quarante milles du point d’eau. Mais tout de même, je tiendrai le coup jusqu’au bout. Tu sais que ç’a toujours été mon habitude. Mais si tu me faisais le moindre signe, si tu me disais par exemple : “Bob, je comprends”, eh bien, ça me rendrait la tâche plus facile.

« Je fus surpris.

« – Je ne sais pas ce que tu veux dire, Bob, répondis-je. Bien entendu, tu sais que je suis prêt à faire tout ce que je pourrai sous le soleil pour t’aider. Mais j’avoue que tu m’intrigues.

« – Très bien, Tom, fit-il simplement.

« Et il alla se rasseoir, reprit son journal et alluma un autre cigare.

« C’est seulement dans la soirée, la veille du jour où la cour devait se réunir, que je découvris ce qu’il voulait dire. J’étais allé me coucher ce soir-là avec cette même vieille sensation de trouble et de nervosité. Je m’endormis vers les minuit. Lorsque je me réveillai, je me trouvai debout, à demi vêtu, dans l’un des corridors du palais de justice. Bob me tenait par un bras, le médecin de famille par l’autre, et Alice me secouait en criant et en pleurant tour à tour. Elle avait envoyé chercher le docteur sans me prévenir et, en arrivant, il s’était aperçu que j’avais quitté mon lit et s’était mis à ma recherche.

«— Somnambulisme, déclara le docteur.

«Nous retournâmes tous à la maison, et le docteur nous raconta des histoires étonnantes sur les choses étranges que certaines personnes avaient accomplies quand elles se trouvaient dans cet état. Mon excursion m'avait donné froid et, ma femme s'étant absentée de la chambre, j'ouvris la porte d'une vieille penderie qui se trouvait dans la chambre et j'en extirpai un grand édredon que j'y avais vu quelque temps plus tôt. En sortant l'édredon, je fis tomber par terre le sac d'argent pour le vol duquel Bob devait être jugé et condamné le matin même!

«— Comment diable ce sac est-il venu ici? m'écriai-je.

«Tous ceux qui étaient là purent constater ma stupéfaction. Bob comprit tout à coup.

«— Sacré vieux roupilleur, dit-il, son visage éclairé par le sourire du bon vieux temps. Je t'ai vu le mettre là-dedans. Je t'ai vu ouvrir le coffre et prendre le sac et je t'ai suivi. Je regardais par la fenêtre et je t'ai vu le cacher dans cette penderie.

«— Alors, m'exclamai-je, espèce de sacré vieux coyote! sacrée vieille tête de lard! pourquoi as-tu dit que c'était toi qui l'avais pris?

«Je le vis jeter un coup d'œil vers la porte de la chambre où se trouvaient Jack et Zilla, et je compris alors ce que signifiait le mot "amitié" pour un homme tel que Bob.

Le major Tom se tut et dirigea de nouveau ses regards vers la fenêtre. Il vit quelqu'un dans la Stockmen's Bank attraper et abaisser un store jaune tout le long de la grande fenêtre du bureau principal, bien que la position du soleil me semblât pas exiger une telle mesure de protection contre ses rayons.

Nettlewick se redressa sur son siège. Il avait écouté l'histoire du major avec patience mais avec un intérêt mitigé. Elle lui avait paru tout à fait étrangère à la situation, et elle ne pouvait certainement avoir aucun effet sur les suites de l'affaire.

Ces gens de l'Ouest, pensa-t-il, avaient une sentimentalité exagérée. Ils n'avaient pas l'esprit positif et réaliste. Évidemment le major en avait terminé; et ce qu'il avait dit se réduisait à peu de chose.

— Puis-je vous demander, fit l'inspecteur, si vous avez autre chose à dire qui concerne directement la question de la disparition de ces garanties?

— La disparition de ces garanties, monsieur! s'écria le major Tom en se tournant soudainement sur son siège et en fixant sur l'inspecteur ses yeux bleus flamboyants. Que voulez-vous dire, monsieur?

Il tira de la poche de son veston un paquet de papiers retenus par un élastique, le jeta dans les mains de Nettleswick et se leva brusquement:

— Vous trouverez toutes les garanties dans ce paquet, monsieur, toutes les actions, toutes les obligations et toutes les parts, jusqu'à la dernière. Je les ai retirées du dossier pendant que vous étiez en train de compter la caisse. Examinez-les et pointez-les vous-même.

Le major se dirigea vers la grande salle. Étonné, perplexe, intrigué, abasourdi, l'inspecteur le suivit. Il sentait qu'il venait d'être la victime de quelque chose qui n'était peut-être pas exactement une mystification mais qui lui donnait l'impression qu'on s'était joué de lui et qu'après s'en être amusé on venait de le laisser tomber sans qu'il pût percevoir le moindre indice lui permettant de deviner de quel jeu il s'agissait. Peut-être aussi avait-on jonglé un peu irrévérencieusement avec sa situation officielle! Mais il n'y avait rien dans tout cela qu'il pût retenir. Un rapport officiel sur la question serait une absurdité et, en quelque sorte, il sentait confusément qu'il n'en saurait jamais plus long sur toute cette affaire. Froidement, mécaniquement, Nettleswick examina les garanties, constata qu'elles étaient conformes aux écritures, ramassa sa sacoche noire et se leva pour prendre congé.

– Permettez-moi de vous faire remarquer, dit-il, en dirigeant sur le major Kingman un regard indigné, que vos déclarations – vos déclarations inexactes –, que vous n’avez pas eu la condescendance de m’expliquer, ne me paraissent pas pouvoir être considérées comme tout à fait correctes, tant du point de vue des affaires que du point de vue de l’humour. Je ne puis comprendre ni de tels mobiles ni de telles actions.

Le major Tom le regarda d’un air serein et sans acrimonie.

– Mon fils, dit-il, il y a des tas de choses dans la brousse et dans la prairie et au fond des canyons que vous ne comprenez pas. Mais je désire vous remercier d’avoir bien voulu écouter l’histoire un peu verbeuse d’un vieux bavard comme moi. Nous, les vieux du Texas, nous aimons à parler de nos aventures, de nos vieux camarades, et il y a longtemps que les gens du pays savent qu’il faut se sauver lorsque nous commençons à leur dire: «Il y avait une fois...» – c’est pourquoi nous sommes obligés de raconter nos petites histoires aux étrangers qui viennent nous voir.

Le major sourit, mais l’inspecteur se contenta de s’incliner froidement et quitta brusquement la banque. On le vit traverser la rue diagonalement en ligne droite et pénétrer dans la Stockmen’s National Bank.

Le major Tom s’assit à son bureau et tira de la poche de son gilet la note que le jeune Roy lui avait remise. Il l’avait déjà lue, mais hâtivement, et maintenant il se mit à la relire avec un petit sourire pétillant dans le regard. Voici la lettre :

Mon cher Tom,

J’apprends qu’un des lévriers de l’oncle Sam est en train de vous passer au crible. Cela signifie que nous allons l’avoir sur le dos environ deux heures. Alors, j’ai un service à te demander. Nous n’avons que 2 200 dollars dans la banque au lieu des 20 000 exigés par la loi. J’ai fait remettre hier soir à Ross et Fisher 18 000 dollars

pour leur permettre d'acheter le troupeau de Gibson. Cette affaire va leur rapporter 40 000 dollars en moins d'un mois, mais il n'en est pas moins vrai que l'inspecteur va faire une drôle de figure quand il va s'apercevoir de l'amaigrissement de ma caisse. Et je ne peux pas lui montrer les traites relatives à cette affaire, car ce sont de simples notes ou de simples reçus, mais tu sais très bien que Pink Ross et Jim Fisher sont les deux hommes les plus loyaux que Dieu ait jamais créés et qu'ils tiendront leur parole. Tu te rappelles Jim Fisher – c'est lui qui mit une balle dans la tête de ce tricheur professionnel à El Paso. J'ai télégraphié à la banque de Sam Bradshaw de m'envoyer 20 000 dollars, qui vont arriver par le petit train de 10 h 35. On ne peut pas laisser un inspecteur fermer une banque parce qu'il manque 18 000 dollars. Tom, retiens cet inspecteur. Retiens-le bien. Même si tu es obligé de l'attraper au lasso et de t'asseoir sur sa tête. Regarde la fenêtre de notre grand bureau après l'arrivée du petit train ; si l'argent est là, nous te le signalerons en baissant le store. Surtout ne le lâche pas avant le signal. Je compte sur toi, Tom.

Ton vieux copain,

Bob Buckley,
Président de la Stockmen's National.

Le major se mit à déchirer la note en menus morceaux, qu'il jeta dans la corbeille à papier en gloussant d'un air satisfait.

– Sacré vieux cow-boy qui n'a peur de rien ! murmura-t-il d'un ton heureux. Je lui devais bien ça pour ce qu'il a fait il y a vingt ans, alors qu'il était l'adjoint du shérif Tom Kingman.

LA PRINCESSE ET LE PUMA

Il y avait une fois un roi et une reine – comme il se doit. Le roi était un terrible vieillard, hérissé d'éperons et de revolvers, et doué d'une voix si puissante et terrible qu'elle faisait rentrer dans leurs trous, sous les cactus, tous les crotales de la prairie. Avant que la famille eût acquis la dignité royale, on appelait cet homme « Ben-le-Rossignol ». Mais, dès qu'il se trouva en possession de vingt mille hectares de prairies et de troupeaux innombrables, on ne désigna plus le père O'Donnell que par son titre de « roi du bétail ».

La reine avait été autrefois une petite Mexicaine de Laredo. Elle fut pour Ben une bonne et douce épouse, au teint de cigare blond, et parvint même à obtenir de son mari qu'il lénifiât suffisamment son organe vocal pour ne plus faire tomber la vaisselle en miettes dans la maison. Dans les premières années de leur règne, elle passait son temps à tresser des nattes de paille sous la véranda du ranch Espinosa. Lorsque l'opulence atteignit un tel degré d'impétuosité et d'oppression qu'il fallut faire venir de San Antone un plein chariot de fauteuils capitonnés et de tables inutiles, elle inclina sa tête aux cheveux noirs et lisses, et se résigna à partager le sort des Danaïdes.

Si je vous ai présenté tout d'abord le roi et la reine, c'est pour éviter le crime de *lèse-majesté* *¹. Mais en réalité ni l'un

1. Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (Toutes les notes sont du traducteur.)

ni l'autre ne participent à notre histoire, qui pourrait être intitulée « La Chronique de la Princesse, de l'Heureuse Idée, et du Lion mexicain qui mit les pieds dans le plat ».

Josefa O'Donnell était la princesse héritière. De sa mère elle avait hérité l'ardente nature, et la beauté sombre et quasi tropicale. Le roi Ben O'Donnell lui avait légué un stock imposant de bon sens et d'intrépidité, ainsi que l'esprit de gouvernement. Cette combinaison avait engendré un produit rare, qui n'eût point déçu les globe-trotters amateurs de précieuse humanité.

Lancée au grand galop sur son mustang, Josefa était capable de mettre cinq balles sur six dans une boîte de conserve se balançant au bout d'une corde. Elle pouvait aussi jouer pendant des heures entières avec son petit chat blanc, qu'elle s'amusait à affubler d'oripeaux ridicules. Et il ne lui fallait que quelques secondes pour calculer mentalement combien 1 545 vaches à 8,50 dollars par tête rapporteraient sur le marché aux bestiaux.

En chiffres ronds, le ranch Espinosa est long de quarante milles et large de trente ; Josefa l'avait parcouru à cheval dans tous les sens et en connaissait les moindres recoins. Tous les cow-boys de la région, qui l'apercevaient chaque jour, étaient ses fidèles vassaux. Et Ripley Givens, l'un des chefs d'équipe du ranch, conçut, la première fois qu'il la rencontra, le projet d'une alliance matrimoniale avec la famille royale. Présomption ? Pas du tout. En ces temps-là, dans le pays du Nueces, un homme était un homme. Et, après tout, le titre de « roi du bétail » ne présuppose pas la nécessité d'un sang royal. Souvent il se borne à laisser entendre que celui qui le porte doit surtout sa couronne à sa majestueuse prééminence dans l'art de voler le bétail.

Un jour Ripley Givens s'était rendu au ranch de Double Elm, pour se renseigner au sujet d'un lot de jeunes bêtes qui s'était égaré. Il était assez tard lorsqu'il se remit en route,

et la nuit commençait à tomber quand il arriva au gué du Cheval-Blanc, sur le Nueces. Il lui restait encore près de seize milles à parcourir pour atteindre son campement, et le ranch Espinosa se trouvait à plus de cinq lieues. Givens était fatigué ; il décida de passer la nuit près du gué.

Il y avait, tout près de là, une belle petite pièce d'eau dans le lit de la maigre rivière. Les rives étaient couvertes de grands arbres dont les pieds se noyaient dans la broussaille. À cinquante pas du rivage, Ripley repéra un coin tapissé d'herbe drue et frisée qui ferait un très bon lit pour lui-même, en même temps qu'un excellent souper pour son cheval. Il attachait celui-ci à son piquet et étendit ses couvertures de selle pour les faire sécher. Puis il s'assit, le dos appuyé contre un arbre, et roula une cigarette.

Soudain jaillit de la jungle touffue qui longeait la rivière une sorte de rugissement hargneux et menaçant. Le cheval se mit à danser au bout de sa longe et poussa un grognement qui exprimait une crainte légitime. Givens tira une bouffée de sa cigarette tout en attrapant nonchalamment son revolver qu'il avait posé sur l'herbe à côté de lui, et dont il fit tourner le barillet avec une certaine volupté. Un grand brochet sauta dans la pièce d'eau. Un petit lapin de garenne sortit de derrière une grosse touffe d'herbe et s'assit en tortillant ses moustaches pour contempler Givens d'un air comique. Le cheval se remit à brouter l'herbe.

Il est bon d'ouvrir l'œil lorsqu'un puma chante sa ritournelle le long des arroyos, à la tombée de la nuit. Car le thème de sa chanson peut très bien signifier que les jeunes veaux et les agneaux gras se font rares, et qu'il a un désir carnassier de faire votre connaissance.

Givens aperçut dans l'herbe, avec un grognement de satisfaction, une vieille boîte de conserve, abandonnée par quelque voyageur précédent. Dans la poche de son veston, attaché derrière sa selle, il recueillit une poignée de café moulu. Du

café noir et des cigarettes ! Qu'est-ce qu'un *ranchero* peut bien demander de plus ?

Givens alluma un petit feu de brindilles et s'en alla remplir sa boîte à la pièce d'eau. Arrivé à quinze pas de la rive, il aperçut au milieu des buissons un cheval sellé qui brouétait l'herbe. Au même instant, Josefa O'Donnell, qui était à quatre pattes sur le bord de la pièce d'eau, se releva. Elle venait de boire à même la rivière et elle se frottait les mains pour en faire tomber le sable. À dix pas d'elle, Givens repéra soudain la silhouette menaçante d'un puma accroupi derrière un bouquet de *sacuísta*. Les yeux jaunes du fauve luisaient de convoitise ; sa longue queue s'allongeait en frémissant derrière lui, et sa croupe se balançait silencieusement comme celle de tout félin qui se prépare à bondir.

Givens fit ce qu'il put. Son revolver était là-bas, dans l'herbe, à trente mètres de lui. Il poussa un grand cri d'alarme et se jeta entre la princesse et le puma.

La « bagarre », comme Givens le raconta plus tard, fut brève et assez confuse. En arrivant sur la ligne de bataille, il perçut vaguement une forme obscure et allongée qui fendait les airs dans sa direction, en même temps qu'il entendait une couple de détonations. Puis cent livres de lion mexicain lui dégringolèrent sur la tête, et l'aplatirent sur le sol avec un bruit sourd. Il se rappela plus tard qu'il avait crié : « Ça suffit comme ça ! C'est pas de jeu ! » Puis il rampa comme un ver pour se dégager et se releva, la bouche pleine d'herbe et de terre, avec une grosse bosse derrière la tête, causée par le contact violent de son crâne avec la racine d'un orme aquatique. Le puma gisait sans mouvement. Givens, profondément vexé, et croyant à une supercherie, brandit son poing vers le fauve en criant :

– J' te parie encore vingt dollars que tu m' mets pas sur les épaules...

Puis il reprit connaissance.

Josefa était debout derrière lui, et rechargeait tranquillement son revolver à crosse d'argent. Un coup élémentaire pour elle, après tout. La tête d'un puma constitue une cible beaucoup plus facile à toucher qu'une boîte de conserve se balançant au bout d'une corde. Un sourire provocant et malicieux se jouait sur ses lèvres, tandis qu'une étincelle moqueuse jaillissait de ses yeux noirs. Le sauveur manqué sentit la honte de son fiasco lui brûler le cœur. L'occasion unique venait de se présenter à lui, cette occasion dont il avait si souvent rêvé. Et voilà qu'elle avait dégénéré en farce ! Sûrement, dans les bosquets voisins, les nymphes et les faunes devaient se tenir les côtes. Une scène d'amour ? Pff ! Plutôt un numéro de vaudeville, quelque chose comme « Bibi Givens dans son sketch hilarant avec le lion empaillé » !

– C'est vous, monsieur Givens ? demanda Josefa de sa voix de contralto, tout à la fois assurée et melliflue. Vous avez failli me faire rater mon coup quand vous avez crié. Vous vous êtes fait mal à la tête en tombant ?

– Oh, non ! dit Givens posément. Ce n'est pas ça qui m'a fait mal.

Sur ces paroles énigmatiques, il se baissa ignominieusement pour ramasser son chapeau qui était resté sous la bête – un chapeau aplati, écrabouillé, d'un aspect comique des plus réussis. Puis il s'agenouilla et caressa doucement la tête féroce du lion mort, qui montrait encore les crocs.

– Pauvre vieux Bill ! s'écria Givens d'un ton désolé.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Josefa brusquement.

– C'est vrai, vous ne pouviez pas savoir, Miss Josefa, dit Givens, avec l'air de quelqu'un qui réussit à faire triompher sa magnanimité sur sa douleur. Ce n'est pas votre faute. J'ai essayé de le sauver, mais je n'ai pas eu le temps de vous prévenir.

– Sauver qui ?

– Eh bien, Bill. Je le cherchais depuis ce matin. Il y a deux ans qu’il était le chouchou de notre campement. Pauvre vieux Bill, il n’aurait pas fait de mal à une mouche ! Les copains vont être consternés quand ils vont apprendre ça. Mais, bien entendu, vous ne pouviez pas savoir que Bill voulait tout simplement jouer avec vous.

Josefa le foudroyait de ses yeux noirs. Ripley soutint vaillamment l’épreuve. Il se releva, en fourrageant ses cheveux d’un air pensif. Dans ses regards attristés l’on pouvait discerner une nuance de reproche. Son visage aimable exprimait la plus irréfutable des douleurs. Josefa sentit sa fermeté vaciller. Elle tenta une suprême résistance.

– Qu’est-ce que votre « chouchou » faisait ici ? demanda-t-elle. Il n’y a pas de campement aux alentours du gué du Cheval-Blanc.

– Le vieux polisson s’est sauvé hier, répondit Givens sans hésiter. C’est un miracle que les coyotes ne l’aient pas fait mourir de frayeur. Vous comprenez, Jim Webster, notre dresseur de chevaux, avait apporté un petit chien au campement la semaine dernière. Ce roquet a rendu la vie impossible à Bill, il n’arrêtait pas de le pourchasser et de lui mordre les pattes de derrière. Tous les soirs, quand on allait se coucher, Bill se glissait sous l’une de nos couvertures pour pouvoir dormir tranquille, à l’abri des persécutions du toutou. Sûrement, il a dû devenir enragé pour s’être sauvé comme ça. Il avait toujours peur de s’éloigner du campement.

Josefa regarda le cadavre du fauve. Gentiment, Givens caressa l’une des formidables pattes, capables de tuer un veau d’un an d’un seul coup de griffe. Une vague de sang pourpre envahit brusquement le visage bronzé de la jeune fille. Était-ce là l’indice de la honte qu’éprouve le vrai chasseur qui vient d’abattre une proie ignominieuse ? On ne sait. Toujours est-il que les yeux de Josefa s’adoucirent et qu’un seul battement de ses cils chassa toute moquerie de ses prunelles sombres.

– Je suis navrée, dit-elle humblement ; mais il avait l'air si féroce, et il a sauté si haut que...

– C'est qu'il avait faim ! s'écria Givens, prenant vivement la défense du défunt. Nous le faisons toujours sauter au campement avant de lui servir son repas. Et même on lui avait appris à se coucher et à faire des roulades pour avoir un morceau de viande. Quand il vous a aperçue, il a sûrement cru que vous alliez lui donner quelque chose à manger.

Soudain les yeux de Josefa s'agrandirent.

– Mais... j'aurais pu vous tuer ! s'écria-t-elle. Vous vous êtes jeté entre nous deux, vous avez risqué votre vie pour sauver votre chouchou. C'est beau, monsieur Givens ! J'aime les gens qui sont bons pour les animaux.

Oui, maintenant il y avait une pointe d'admiration dans son regard. Et, après tout, voilà que surgissait tout de même un héros des débris de la comédie ! L'expression qui se reflétait sur le visage de Givens lui eût certainement conquis une haute situation dans l'état-major de la Société protectrice des animaux.

– Je les ai toujours aimés, dit-il, les chevaux, les chiens, les pumas, les vaches, les alligators...

– Je déteste les alligators, déclara vivement Josefa. Ces vilaines bêtes rugueuses et rampantes, pouah !

– Est-ce que j'ai dit alligators ? fit Givens. Je me suis trompé : c'est antilopes que je voulais dire.

Josefa se sentit poussée par sa conscience à donner de nouvelles preuves de son repentir. Elle tendit sa main d'un air contrit. Deux larmes brillantes perlaient au bord de ses yeux.

– Pardonnez-moi, je vous en prie, monsieur Givens. Je ne suis qu'une femme, voyez-vous, et sur le coup j'ai eu très peur. Je suis désolée d'avoir tué ce pauvre Bill. Vous ne pouvez pas savoir combien je me sens honteuse. Je donnerais je ne sais quoi pour ne pas l'avoir fait.

Givens prit la main tendue, et la conserva tout le temps